

DES HÉROS NATIONAUX RETOURNÉS À LA MISÈRE

LE 18 MAI 2011 ANAËLLE VERZAUX

Indemnités invisibles, promesses non tenues et maisons pauvres: au Chili, les 33 mineurs de l'Atacama sont dans une situation matérielle critique. Deuxième étape de notre reportage aux confins du désert.

Les 33 souffrent de troubles psychologiques. C'était écrit.

Mais, au moins le drame qu'ils ont vécu leur ferait gagner beaucoup d'argent, de quoi vivre paisiblement le restant de leurs jours, pensaient-ils. C'était la promesse. D'ailleurs, Sebastian Pinera et un autre milliardaire, Leonardo Farkas, ne leur avaient-ils pas fait de somptueuses déclarations ? Sept mois après leur sauvetage, le constat est rude. Les revenus des 33 mineurs ne dépassent pas 700 euros, et leurs maisons ne suintent pas le luxe.

Mario Gomez, le patriarche des 33

Visite surprise. Nous attendons plusieurs minutes devant une petite porte en bois vétuste avant que Mario nous ouvre. Mario Gomez, à 64 ans, est l'aîné des 33. Ancien marin, c'est un échalas au regard vif, d'une gentillesse rare. Et trois doigts en moins, perdus dans une explosion à San José, il y a quelques années. D'un geste, il nous invite à entrer dans sa maison en travaux. « *Pardonnez le désordre* ». Sa femme, à l'entrée, parfumée, bien vêtue, le bras gauche dans le plâtre, plie des vêtements sur un grand lit qui occupe toute la pièce. « *Je n'ai pas eu de chance, la veille de notre mariage, je suis tombée, mon bras s'est cassé* », soupire Lilianett.

Le salon s'ouvre sur le reste de la maison. Une cuisine, vide, d'un côté, un escalier qui grimpe aux chambres des enfants de l'autre, et une large ouverture sur le chantier. Il n'y a pas d'isolation. Copiapo, située au coeur du désert d'Atacama, est une petite ville au climat aride et chaud, mais la nuit, la température peut descendre en dessous de 0 degrés. Mario désigne la bâtisse.

“

J'ai commencé les travaux dès que je suis sorti de San José, on agrandit parce que l'hiver, avec mes petits enfants, on est onze à vivre ici. Mais ça traîne... nous n'avons plus d'argent pour payer les ouvriers.

”

Dans le salon, Mario nous offre une première cigarette, et raconte ses galères. Malgré son âge avancé et ses 46 ans de service en tant que chauffeur de camion à San José, il était payé 1600 euros brut par mois, l'un des plus bas salaires de la mine. Réputée dangereuse déjà avant l'accident du 5 août, les mineurs y étaient relativement bien payés, entre 800 et 3000 euros par mois en fonction du poste occupé.

“

Mes indemnités se sont vite évaporées, et je suis trop vieux pour retravailler à la mine. Il n'y avait qu'à San José qu'on acceptait de faire travailler des ancêtres comme moi !

”

Sa retraite ne dépassera pas 280 euros par mois: « *Nos retraites sont minables. Comme*

notre système de santé. » Au Chili, les hôpitaux publics, réputés pour leur inefficacité, débordent. Trop de patients, pas assez de personnel, manque de budget.

“

C'est simple, si tu veux être bien soigné, tu dois aller dans les cliniques privées, mais il faut payer très cher. Si tu n'as pas d'argent, on te laisse crever.

”

Mario regarde longuement sa femme. Ils se sont résignés à faire plâtrer son bras dans le public. La plupart des 33 sont dans la même situation financière que Mario.

A cause de son ordonnance médicale, José Ojeda ne travaille pas. « *Je gagne quand même une partie de mon ancien salaire, soit 600 dollars (422 euros) par mois* ».



Daniel Herrera, 29 ans, était employé par un des prestataires de service de la mine. Il touche en ce moment 500 euros par mois, alors que son salaire était de 800 euros. « *Je suis plutôt chanceux, ceux qui n'ont pas d'ordonnance médicale n'ont rien du tout !* »

Or, si quelques-uns se sont lancés dans le commerce de quartier, aucun n'a repris le travail à la mine. Ce n'est pourtant pas l'envie qui manque !

Tandis que José Ojeda rêve d'une mine à ciel ouvert, Florencio Avalos, le premier des 33 à avoir été évacué de San José, a déjà déposé sa candidature dans une nouvelle mine, sur la « Terra Amarilla » (« la terre jaune »), à dix kilomètres de Copiapo. « *Cette mine, grande, est réputée pour sa sécurité. Rien à voir avec San José !* », assure un ami mineur de Florencio, qui l'a aidé à chercher un nouveau poste.

L'histoire des messages censurés

Une jeune femme ravissante entre, un enfant dans les bras. La fille de Mario ressemble à Esmeralda avec ses longs cheveux noirs. Sa petite fille, Camila, est un grand bébé de trois ans.

Allez, à table ! Pour le dîner, on dépose sur la table du pain rond, des lamelles d'emmental, un morceau de beurre, et du thé. Installée sur les genoux de sa mère, Camila déguste une banane.

Mario chuchote à l'oreille de sa femme, puis annonce, à haute voix : « *Je vais vous confier deux secrets* ». Il saisit un livre sur une étagère. Une histoire des 33 parmi tant d'autres, et en

couverture, l'image du premier message arrivé à la surface, sur lequel s'est appuyé le Président du Chili **Sebastian Pinera**, pour annoncer au monde que les 33 mineurs étaient vivants.

“

Estamos bien en el refugio, los 33.

(« Nous allons bien, les 33 dans le refuge »)

”

Le vieux mineur pose le livre sur la table et nous demande de regarder attentivement la couverture :

“

Regarde bien le message. D'abord, contrairement à ce que Pinera a fait croire au monde entier, ce n'est pas le message dans sa version originale. Le papier sur lequel avait écrit José Ojeda, l'auteur du texte, n'était pas quadrillé comme on le voit sur la photo. Le Président a fait recopier le texte sur un papier officiel. C'est un premier mensonge de Pinera.

Ensuite, Pinera a dit que le message de José était le premier arrivé à la surface. C'est faux ! Nous avons envoyé plusieurs lettres en même temps. Seuls deux messages avaient été bien attachés et sont arrivés intacts à la surface. Celui de José Ojeda et le miens, qui s'adressait au pays tout entier, mais il y avait une mention spéciale pour ma femme. Mon message a été censuré ! Lilianett ne l'a jamais reçu.

”

On a envie de faire confiance à Mario.

Par la suite, beaucoup de messages ont été censurés par des psychologues – spécialement envoyés à San José pour gérer la santé psychique des 33 –, voire par les services du gouvernement.

Avant de quitter la famille Gomez, nous leur demandons de combien ils ont besoin pour achever de construire leur maison. 4000 dollars, soit 2800 euros par mois. « *Pour nous, c'est beaucoup* », assure Lilianett.

Yonni Barrios, l'ex mineur aux deux femmes



Qui se souvient de Yonni Barrios ? Le mineur-docteur aux deux femmes ! Son épouse et sa maîtresse s'offraient des disputes publiques sur le camp de l'Espoir. C'était une de ces histoires alléchantes pour les 2000 journalistes passés par San José... Quand il est sorti de

la capsule, Yonni s'est plongé dans les bras de sa maîtresse. Depuis, Yonni a un peu voyagé, et choppé la silicose, une maladie pulmonaire grave, que les mineurs finissent généralement par attraper. Comme avant l'accident, il habite le quartier le plus pauvre de Copiapo. Perchée en haut d'une route sinueuse flanquée de graviers, la maison est difficilement accessible. Même notre vieux 4x4 dérape.

Sur les bas côtés, quatre hommes boivent du rhum à la bouteille et regardent passer les femmes. C'est aussi le quartier des dealers de cannabis, marijuana et cocaïne.

Une femme ronde, les cheveux blonds, courts, est postée à l'entrée, derrière un comptoir. « *On a eu notre troisième client tout à l'heure !* » Ici, on vend de tout. Fruits et légumes, boissons, chewing-gum, produits beauté. Yonni Barrios et Susana Valenzuela, son ancienne maîtresse, ont ouvert ce petit commerce la veille. Yonni, la cinquantaine passée, regarde une émission de variétés à la télé. « *Je vous en prie, asseyez-vous, mais loin de moi, hein ! Tenez, vous serez très bien sur cette chaise près de ma femme !* » On se marre. Ah, les femmes et leurs crises de jalousie... Et sa vieille épouse qui habite à deux pâtés de maisons !

Les murs sont couverts de photos. Yonni à la sortie de la mine, Yonni et son éternelle amante, Yonni aux Etats-unis, en Angleterre, en Israël. Des fils électriques parcourent maladroitement les parois du petit salon. Une plaque de taule sert de plafond. Comme chez Mario, pas d'isolation.



Mais au fond de la pièce, resplendit une grosse moto rouge vif, splendide, déposée là comme un trophée. Yonni jubile. « *C'est le cadeau de Farkas !* » Farkas, un milliardaire chilien de Copiapo (il habite une villa posée sur une montagne de l'Atacama, à quelques kilomètres de la ville), est fameux dans le coin, et généreux. Il a offert la même moto à tous les 33, d'une valeur de 9000 dollars. Plus une maison à trois d'entre eux !

Pendant la longue opération de secourisme, en août et septembre dernier, le milliardaire s'est fait remarquer plusieurs fois sur le camp de l'Espoir, au volant de son Hummer jaune. Dans son livre¹, le journaliste Jonathan Franklin raconte :

“

Impossible de louper Leonardo Farkas avec son costume sur mesure d'Ermenegildo Zegna, ses boutons de manchettes et ses boucles de cheveux teints en blond qui se balancent sur ses épaules (...) Sortant d'un bond de son véhicule, boucles au vent et dents étincelantes, Farkas a l'air d'un chanteur de Las Vegas qui s'est trompé de désert. Il commence à distribuer des enveloppes blanches, une par famille. A l'intérieur, un chèque de 5 millions de pesos (environ 7500 euros).

”

Puis le milliardaire eût l'idée de rassembler suffisamment d'argent (un million de dollars par mineur) pour que les 33 aient de quoi vivre sans travailler pour le restant de leurs jours. Las, l'idée ne s'est pas encore concrétisée.

Restent les motos rouges. Certains l'ont échangée, d'autres revendue. Yonni Barrios ne peut pas encore l'utiliser à cause de sa jambe, qu'il a fêlée en retapant sa maison. Le mineur sourit.

“

Ce n'est pas grave, en attendant, elle décore la pièce !



L'accident de San José aura été une parenthèse, entre l'horreur et le rêve. Une parenthèse de scène comme un acteur sans talent particulier qui n'aurait joué, par hasard, que dans un seul film à succès.

Photos Flickr CC **Desierto Atacama** / Anaëlle Verzaux.

1. Jonathan Franklin, « Enterrés vivants, la véritable histoire des 33 mineurs chiliens » (Robert Laffont), page 160 [↔]

CHILENO

le 18 mai 2011 - 18:44 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



voila ces pauvres mineurs chiliens, devenus das et fortement mythomanes, qui habitent ou le vice il habite et se font épauler pour un autre fou, mais grand cru celui là ; des pauvres mineurs qui avaient déjà des pauvres existences beaucoup bien avant que le grand cirque médiatique n'explode et d'où tout le monde a tiré (et continue a en tirer) une partie de gâteau, tous....sauf ces pauvres malheureux des mineurs chiliens...

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

KAREN

le 26 janvier 2012 - 11:09 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



I am Canadian but do not speak much french, and I don't know spanish yet:(Is it true that the Chilean miners are still living poorly, after all that they have been through? I am very surprised, if that is true. I admire all of them for what they had to endure. I was very touched by Daniel Herrera and his mother as they were reunited. I would expect them to be living a very nice life now, because I thought they would all be compensated by the Chilean government for what they survived. Did this not happen? Luv K

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

2 pings

Liens de la « semaine » | (w)Here is my mind? le 22 mai 2011 - 16:23

[...] <http://owni.fr/2011/05/18/chili-largent-et-la-misere-des-33/> [...]

Chilean Miners: Digging up the urban legends » OWNI.eu, News, Augmented le 3 juin 2011 - 15:42

[...] for rumors about the mistresses, apparently Yonni Barrios has two lovers. Another miner confided to a psychologist that he feared returning to the surface, because his seven [...]